

Anna Ledwina

Université d'Opole
aledwina@uni.opole.pl

 <https://orcid.org/0000-0002-5054-1775>

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE : LE RÉCIT BEAUVOIRIEN D'ÉMANCIPATION

Mémoires d'une jeune fille rangée: The Beauvoir's emancipation story

ABSTRACT

Simone de Beauvoir in her autobiography *Mémoires d'une jeune fille rangée* describes her own way of getting to know herself, her abilities and limitations and her search for identity. Considering the past, she ruminates over how certain episodes from her life influenced her later choices, especially the writer's sensitivity and personality. The autobiographical perspective allows Beauvoir to present evolution of young Simone's behaviour and worldview, her dreams, traumas and obsessions. In this way the author sketches convincing portrait of a maturing woman, distinguished by brilliant intelligence, opposing traditional values of bourgeois environment, its morality and all authorities, a woman who could experience a kind of "conversion" and also fulfil her ideal of emancipation, and at the same time her *idée fixe*, which was to become a writer.

KEYWORDS: autobiography, childhood, youth, liberation, literary calling

Consacrée d'abord comme romancière, Simone de Beauvoir a vu le succès de son autobiographie, avec ses choix tranchés en matière de morale et d'idéologie, supplanter ses premières réussites. Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* sont un récit autobiographique, complexe et élaboré, considéré comme « le centre de gravité de l'œuvre » (Francis et Gontier 1979 : 9), qui vise à dévoiler la trajectoire d'une pensée, représentant un vaste domaine de « l'écriture du moi » (Gusdorf 1991 : 36), tout en restant à part en ce qui concerne des expérimentations formelles (Louette 2002 : 249–252). Ce texte véhicule l'ambition beauvoirienne de « faire de [l]a vie une expérience exemplaire où se refléterait le monde tout en entier »¹ (Beauvoir 2008 : 241), à savoir d'établir avec le lecteur une communication qui, en même temps, lui permette de transmettre le goût de sa propre vie et de mieux se connaître lui-même.

Nous tenterons de prouver que, dans l'optique de Beauvoir, figure emblématique du féminisme, se décrire revient à se chercher, à mettre son individualité à l'épreuve de l'authenticité. À travers la découverte de son portrait physique et moral l'écrivaine

¹ Les références à l'ouvrage analysé de Simone de Beauvoir (*Mémoires d'une jeune fille rangée*) seront désignées par la mention *MJFR*, suivie du numéro de la page.

essaie de circonscrire son « moi » (cf. Fort 2016 : 93–116). Elle « peut s’y donner à plein au mouvement qui la [l’œuvre] structure depuis ses *Cahiers de jeunesse* (...) : faire passer la vie vécue à la vie réfléchie » (Sallenave 2008 : 14). Ainsi, en adoptant la perspective autobiographique les *Mémoires*, qui retracent le parcours intellectuel et la recherche de l’autonomie de Beauvoir, présentent comme caractéristique commune l’idée d’un progrès positif et de la construction de l’identité (cf. Calado 2008 : 67–72), qui se fait par le prisme de l’écriture comme acte émancipateur : l’auteure parle rétrospectivement d’« ascension » (1978 : 24), d’« évansion »² (2001 : 11), de « victoire » (*FA* : 11).

LE PROJET AUTOBIOGRAPHIQUE : LE BESOIN DE SE DIRE

Pour Beauvoir écrire correspond à saisir l’univers pour le justifier et le communiquer à autrui, en accomplissant un acte de liberté et de récréation car « [p]ar la littérature, on (...) sauve sa propre existence » (*FA* : 83). Par la double ambition qu’elle assigne au roman – récréation du vécu et restitution de la richesse polyphonique du réel –, l’auteure exclut de sa visée le roman à clé comme le roman à thèse. Elle confère au genre autobiographique une dignité littéraire égale à celle du roman. En tant que lectrice, Beauvoir affiche un goût marqué pour toutes les formes de littérature intime, journaux et correspondances. L’adolescente de quinze ans aimait déjà la lecture des textes qui « s’efforcent de retenir le temps » (*MJFR* : 197). Ardente apôtre de l’autobiographie (Appignanesi 2011 : 249–255), « l’auteur[e] d’un vaste continuum de textes à la première personne » (Jeannelle 2008 : 170), elle insiste sur tout le travail d’élaboration qu’exige la résurrection de son propre passé ainsi que sur la nécessité d’une forme littéraire, susceptible de capter l’intérêt du lecteur, indispensable au fonctionnement d’un récit autobiographique.

Notons que la composition des *Mémoires d’une jeune fille rangée* apparaissait à Beauvoir comme une œuvre de « création, car elle faisait appel à l’imagination et à la réflexion autant qu’à la “mémoire” »³ (Beauvoir 2014, II : 129). Il résulte de ces prises de position que seule une autobiographie capable de parler aux autres d’eux-mêmes mérite le statut d’œuvre littéraire : « Il s’agit (...) dans l’autobiographie de partir de la singularité de ma vie pour retrouver une généralité, celle de mon époque, celle du milieu où je vis » (*FC*, II : 449). En définissant les critères qui permettent de mesurer la valeur d’une autobiographie, l’auteure s’exonère personnellement du narcissisme et se méfie d’une scrupuleuse mais intenable ambition d’exhaustivité. Par l’illustration de l’autobiographie qu’elle propose, Beauvoir qui théorise sa pratique et l’assume totalement, occupe une place spécifique dans le paysage littéraire. Elle ne se masque pourtant pas les difficultés de l’entreprise elle-même. Plus problématiques que le didactisme de la conférence faite au Japon pourrait le supposer (cf. Francis, Gontier 1979 : 439–457), les positions formulées laissent en suspens les questions auxquelles l’autobiographe n’a pu répondre. Il s’agit d’abord de la question de la connaissance de soi. Or, Beauvoir explicite :

² Les références à l’ouvrage analysé de Simone de Beauvoir (*La Force de l’âge*) seront désignées par la mention *FA*, suivie du numéro de la page.

³ Les références à l’ouvrage analysé de Simone de Beauvoir (*La Force des choses*) seront désignées par la mention *FC*, suivie du numéro de la page.

le moi n'est qu'un objet probable, et celui qui dit *je* n'en saisit que des profils ; autrui peut en avoir une vision plus nette ou plus juste. (...) si je l'ai entrepris [cet exposé], c'est en grande partie parce que je sais qu'on ne peut jamais se connaître mais seulement se raconter (*FA* : 419).

Cette position légitime donc le projet autobiographique duquel elle rêvait : « Je souhaitais à quinze ans que des gens, un jour, lisent ma biographie avec une curiosité émue (...). Depuis, j'ai souvent songé à l'écrire moi-même » (*FC*, II : 128). Une telle phrase semble désigner le modèle biographique comme pertinent bien que la mémorialiste n'oublie jamais qu'elle raconte sa propre vie. Le « désir du récit d'enfance » s'éveille très tôt chez la jeune femme, avide de découverte, en quête de sujets. « Ma vie ne peut être fixée qu'à grands traits, sur du papier et par ma main : j'en ferai donc un livre » (*FC*, II : 128), avoue l'auteure. C'est en 1938 que surgit pour la première fois, précis mais fugitif, le désir d'un récit directement autobiographique :

Je me remémorai mon enfance et il me revint à l'esprit un de mes plus anciens souvenirs : la fleur qu'on m'avait accusée d'avoir cueillie dans le jardin de tante Alice ; je me dis que j'aimerais, un jour, ressusciter dans un livre cette lointaine petite fille ; mais je doutais d'en avoir jamais l'opportunité (*FA* : 372).

De nouveau, en juin 1946, Beauvoir songe à écrire son autobiographie, cette fois-ci de façon plus décidée : « En fait, j'avais envie de parler de moi » (*FC*, I : 135). Et dans le début du Prologue de *La Force de l'âge*, elle met en relief les motivations personnelles qui l'ont poussée à écrire le récit de son enfance et de son adolescence :

Mes vingt premières années, il y a longtemps que je désirais me les raconter (...). À cinquante ans, j'ai jugé que le moment était venu ; j'ai prêté ma conscience à l'enfant, à la jeune fille abandonnée au fond du temps perdu, et perdues avec lui. Je les ai fait exister en noir et blanc sur du papier. Mon projet n'allait pas plus loin. Adulte, je cessai d'invoquer l'avenir ; quand j'eus terminé mes *Mémoires* aucune voix ne s'élevait dans mon passé pour me presser de les poursuivre. (...) Et puis, voilà que je n'y parvins pas (*FA* : 11).

Ce texte raconte une enfance studieuse et choyée de Beauvoir, puis ses études brillantes. Cette dernière y montre la libération de la « jeune fille rangée » qui, à force de travail, de détermination et de volonté, devient l'écrivaine jouissant d'un rayonnement international. La rencontre avec Jean-Paul Sartre fut incontestablement un élément décisif dans la vie de Beauvoir. À l'ordre chronologico-thématique se superpose donc un ordre logique qui le structure. On pourra même parler de dialectique dans la mesure où la progression retracée dans les *Mémoires* s'opère à travers des renversements constants du négatif en positif ou du positif en négatif, trait qu'étudie particulièrement Pierre-Louis Fort (2018 : 151–162). De cette façon, les *Mémoires d'une jeune fille rangée* de Beauvoir présentent sa « vie dans ses élans, ses détresses, ses soubresauts » (*FC*, I : 8), la vie « qui essaie de se dire et non de servir de prétexte à des élégances » (*FC*, I : 8). L'originalité de la narratrice réside dans le fait qu'elle refuse l'attendrissement attendu dans ce genre de récit et qu'elle dépasse le strict récit d'enfance auquel s'arrêtent souvent les autobiographes. En outre, l'interruption du récit lorsque l'héroïne a vingt et un ans relève d'une certaine esthétique, non de l'inachèvement mais du projet. Ce que rejette Beauvoir, c'est

l'illusion de l'existence du passé en soi, dénoncée par Sartre dans *L'Être et le Néant*, du passé entendu comme un « réservoir d'expériences constamment susceptibles de remémoration » (Deguy 1991 : 85). En recréant ses souvenirs la romancière adopte une attitude objective, elle prend ses distances à l'égard des événements passés, comme si elle contemplant ses rapports avec les autres. Beauvoir revendique l'interprétation rétrospective comme une expression de son identité actuelle telle que le passé l'a faite : « Je voulais me faire exister pour les autres en leur communiquant, de la manière la plus directe, le goût de ma propre vie : j'y ai à peu près réussi. (...) Je ne désirais rien d'autre » (Beauvoir 1978 : 634). Son existence devient une sorte de *mise en scène*, d'où le choix d'une technique rigoureuse : « À un récit qui relate un passé figé, une certaine rigueur convient », constate-t-elle (*FC*, I : 372). L'auteure prend le lecteur à témoin et raconte sa vie, étant d'avis que « toute vérité peut intéresser et servir » (*FA* : 13).

LA LIBÉRATION EN TANT QU'IMPÉRATIF D'AGIR

La conquête de l'indépendance par l'héroïne structure le récit en profondeur, oriente la signification des personnages qu'elle rencontre ainsi que la représentation de l'espace où elle évolue. La libération se définissant par rapport à un comportement de soumission antérieur, la première partie met d'abord en place le « dressage » de la petite fille. L'éducation s'opère par la transmission de valeurs, de mythes et d'informations erronées qui altèrent la vérité du monde. Il s'y ajoute un goût spontané de l'enfant pour la séduction des adultes auxquels elle souhaite plaire et qui la protègent. La fillette, « pour le seul plaisir de ne pas obéir » (*MJFR* : 22), s'insurge contre « l'arbitraire des ordres et des interdits » (*MJFR* : 19) qui briment sa volonté ou contre l'impérialisme du regard des adultes qui fige son image. Une autre marque de cette attitude amplifie le thème de l'ouverture. Le conformisme de la fille prend la forme extrême d'un sentiment illusoire de nécessité et de justification, tant sur le plan scolaire que religieux. Elle mûrit et s'interroge avant tout sur des questions sexuelles. La narratrice opère un double renversement des valeurs : elle affecte d'un signe négatif celles que véhicule son milieu familial et approuve, au contraire, tous les comportements qui relèvent de la rébellion ou de l'inquiétude. En conséquence, le bonheur lié à l'adaptation réussie devient le synonyme de suffisance et d'arrogance, recevant ainsi un signe négatif. « Pour de vrai [constate-t-elle], je ne me soumettais à personne : j'étais, et je demeurais toujours mon propre maître » (*MJFR* : 82). L'enfant progresse, manifestant un grand appétit de savoir, dans la voie de l'autonomie et de la vérité, mais aussi à travers des questionnements et des doutes parfois douloureux liés à la perte de la foi ou au progrès intellectuel incontesté. Les expériences de Simone se caractérisent par des avancées vers la liberté, au début partielles car erronées et désordonnées. Seuls les succès universitaires, de plus en plus remarquables, dessinent une courbe ascensionnelle rigoureuse. De cette façon, l'émancipation se poursuit, en confirmant son sens globalement positif (*cf.* Badinter 2002 ; Deguy, *Le Bon de Beauvoir* 2008). Ce dernier se voit d'emblée défini avec fermeté par la narratrice : « je m'étais mise en marche vers l'avenir. Toutes mes journées avaient désormais un sens : elles m'acheminaient vers une libération définitive » (*MJFR* : 395). La jeune agrégative rompt avec son passé, la famille ne pèse plus lourd dans ses déci-

sions. Simone se défait des valeurs bourgeoises et des attaches idéologiques : « J'en avais assez des "complications catholiques", des impasses spirituelles, des mensonges du merveilleux ; à présent, je voulais toucher terre » (*MJFR* : 439). La rencontre de Sartre relance un nouveau départ, ce « parti pris d'optimisme » (*MJFR* : 67). Révélateur à cet égard semble le fragment suivant : « Il y avait tout à faire ; tout ce qu'autrefois j'avais souhaité faire : combattre l'erreur, trouver la vérité, la dire, éclairer le monde, peut-être même aider à le changer » (*MJFR* : 481). Une détermination farouche et un travail acharné permettront à Simone de réaliser son objectif.

Le rejet de la passivité forcée, de l'obligation de soumission et des normes sociales se manifeste dans tout le volume des *Mémoires qui*, en tant qu'orientation rigoureuse d'un apprentissage, enseignent qu'il est nécessaire de sortir de chez soi et d'appriivoiser la réalité : « il m'arrivait de souhaiter transgresser le cercle où j'étais confinée » (*MJFR* : 74), se souvient la narratrice. Cependant, la « conversion » (*MJFR* : 192) constitue bien un moment capital dans son itinéraire. Imprégnée de culture chrétienne, Simone ne se réfère certainement pas innocemment à ce terme. Il y a donc de la provocation dans cet emploi. François Mauriac parle d'une « illumination à rebours » (1961 : 120). Simone opte pleinement pour la vie d'ici-bas, convaincue que « rien ne [lui] ferait renoncer aux joies terrestres » (*MJFR* : 190). Dès l'origine, la situation familiale porte en germe la future incroyance de Simone. Celle-ci découle des disparités parentales (scepticisme paternel, piété maternelle) qui induisent un clivage entre la vie intellectuelle incarnée par le père et la vie spirituelle représentée par la mère : « Ainsi reléguai-je Dieu hors du monde, ce qui devait influencer profondément la suite de mon évolution » (*MJFR* : 58). Ce clivage a permis au rationalisme de se fortifier en toute liberté. En reniant Dieu, l'héroïne privilégie les choix moraux transgressifs qu'elle a commencé à mettre en pratique : « J'avais passé ma journée à manger des pommes interdites et à lire, dans un Balzac prohibé, l'étrange idylle d'un homme et d'une panthère » (*MJFR* : 190). Cet aspect de son comportement, qui repose sur l'affirmation de soi, était préparé de longue date. La narratrice dit implicitement qu'elle aborde un épisode essentiel. La rupture avec les croyances antérieures modifie profondément la vie. Dans l'immédiat, rien ne bouge dans le comportement moral. « Idées de devoir, de mérite, tabous sexuels : tout fut conservé » (*MJFR* : 193), constate l'auteure, mais le rapport au monde de l'adolescente se transforme radicalement. Découvrir sa liberté, « une source inépuisable d'inventions [qui] enrichit le monde » (*FA* : 153, 154), est une première étape dans la recherche de la vérité. Sa métamorphose positive se fera en deux temps : dans l'immédiat, par la définition d'un nouveau projet, dans un avenir plus lointain, par l'adhésion à de nouvelles valeurs. Simone précise son objectif. « Lorsque j'eus renoncé au ciel, [relate-t-elle] mes ambitions terrestres s'accusèrent : il fallait émerger » (*MJFR* : 196). Sa décision exprime un désir de gloire et de domination compensatoires, ainsi la narratrice affirme sa valeur et la maîtrise de son destin qui illustre l'émergence d'une conscience féminine.

L'AFFIRMATION DE SOI ET DE SA VOCATION

L'accès au statut d'écrivain joue un rôle décisif dans l'émancipation constructive des autobiographes. Rares, en effet, sont les femmes écrivains qui s'affirment sûres de leur

future vocation dès l'enfance ou l'adolescence (cf. Lecarme, Lecarme-Tabone 1997 : 106). Beauvoir plusieurs fois met en relief son penchant pour l'écriture qui commence très tôt : « de bonne heure, c'est l'idée d'écrire qui éclaira mon avenir » (*TCF* : 46). La littérature lui confère une immortalité qui se substitue à l'éternité perdue : « Je rêvais d'être ma propre cause et ma propre fin ; je pensais (...) que la littérature me permettrait de réaliser ce vœu. (...) il n'y avait plus de Dieu pour m'aimer, mais je brûlerais dans des millions de cœurs. En écrivant une œuvre nourrie de mon histoire, je me créerais moi-même à neuf et je justifierais mon existence » (*MJFR* : 197). Sauver sa vie en l'écrivant, tel est le but qu'elle aspire à atteindre : « Encore une fois, je prononçai face au ciel et à la terre des vœux solennels. Rien, jamais, en aucun cas, ne m'empêcherait d'écrire mon livre. Le fait est que je ne remis plus en question cette décision » (*MJFR* : 368). Désormais la création devient l'essentiel de sa quête de vérité : « je devais faire mon œuvre » (*MJFR* : 368), affirme la narratrice, en insistant, par sa force démonstrative, sur l'aspect rationnel de ce choix, résultat de la passion. La vocation littéraire procède d'un dépassement de soi, d'un idéal d'engagement qui devient la ligne de conduite de toute une vie : « Tel était le sens de ma vocation : adulte, je reprendrais en main mon enfance et j'en ferais un chef-d'œuvre sans faille » (*MJFR* : 79), soutient Beauvoir. L'ambition de tout dire, en se découvrant, s'est révélé le moteur de son entrée dans l'écriture. En puisant son inspiration dans sa propre existence, la narratrice conçoit ses mémoires comme un pas supplémentaire dans sa démarche de démystification. Relater les souvenirs lui permet de s'assumer en tant que femme, de se créer une version convenable de sa vie, ainsi que de s'ouvrir à l'avenir, aux autres et au monde (cf. Bras et Kail 2011 : 15–24).

Espace majeur de l'écriture féminine, le texte beauvoirien sert à la perfection l'encadrement originel : prouver que l'élément primordial de la libération est la construction de l'individu. En ne se cantonnant pas dans la singularité de son moi-sujet, Beauvoir inscrit son cas particulier dans un contexte sociologique. Histoire personnelle et analyse du fonctionnement d'une classe se combinent et s'éclairent réciproquement.

L'œuvre de Beauvoir, c'est le témoignage que porte sur soi-même une femme qui s'est voulue et s'est faite écrivaine, en passant d'un projet à l'autre. En adoptant la perspective autobiographique, sa poursuite continue est un effort de vivre et d'éclairer le présent en dévoilant une expérience humaine, son authentique *présence à soi*. Comme le remarque Anne Strasser :

[Beauvoir] écrit une autobiographie classique dans sa forme, respectant un ordre chronologique et des thèmes attendus. Pour autant, c'est aussi une autobiographie singulière car [l'auteure] analyse son enfance au prisme des concepts existentialistes et féministes, et le regard de l'adulte éclaire l'enfant et la jeune fille qu'elle a été, avec lucidité, humour et bienveillance (Strasser 2018 : 15).

Les *Mémoires d'une jeune fille rangée* traduisent les injonctions de la philosophie existentialiste pour laquelle l'indépendance se construit à partir d'une situation donnée (cf. Girard 2008 : 48–50). Ainsi s'accomplit le rêve de Beauvoir : devenir un « auteur célèbre » (*MJFR* : 196) et se faire aimer à travers des livres. Grâce à son vieux « désir de raconter [ses] propres souvenirs » (*FC*, II : 35), elle arrive à faire connaître la femme, derrière l'auteure, et à conférer à sa narration une apparence d'une grande objectivité : les « *Mémoires* (...), c'est un peu la manière de récupérer une sensibilité qui s'en va vers l'autre, sans aucune déviation et sans secret » (Sartre, cité d'après Julienne-Caffié 1966 :

43). On pourrait se demander, si ce désir – qui fait partie de la définition beauvoirienne de la littérature – n'affecte pas les déclarations de l'auteure sur la transparence de son récit autobiographique où elle fait certaines omissions (cf. Lecarme, Lecarme-Tabone 1997 : 113). Ce dernier, entendu comme un repérage des événements fondateurs d'une personnalité, exprime l'intention de ressusciter les étapes d'une formation morale et intellectuelle (cf. Jeannelle 2008 : 54–64). À travers une esthétique de la transparence, il montre les « mutations » de l'enfant, de l'adolescente jusqu'aux années de l'apprentissage de l'étudiante (cf. Strasser 2008 : 113–123). L'écriture beauvoirienne, procédant d'une expérience ontologique, répond à un besoin de « réunifi[cation] [d]es identités successives » (Nicolas-Pierre 2018 : 103). De cette façon, les *Mémoires d'une jeune fille rangée* englobent à la fois l'entreprise d'écrire et celle de vivre, en mettant à nu un destin de femme qui « (...) devai[t] préserver en [elle] ce qu'il y avait de plus estimable : [s]on goût de la liberté, [s]on amour de la vie, [s]a curiosité, [s]a volonté d'écrire » (MJFR : 174).

La mise en forme de l'expérience vécue, décrite avec une grande précision et la force de réflexion, procède d'une volonté de ressaisir le réel. De ce défi naquit le récit linéaire dont la structure narrative, respectueuse de la chronologie, se veut l'exploration d'un temps intérieur. Le parti pris de distanciation introduit une dialectique entre le singulier et l'universel, opère la transformation d'une aventure personnelle en démarche existentielle. Étudiée sous cet angle, la conquête de la liberté, en expliquant le processus de l'émancipation chez Beauvoir, rejoint l'opinion de Nathalie Heinich, selon qui les femmes de lettres « construisent par l'écriture des représentations durables de ce qu'elles sont ou veulent être » (1996 : 308).

BIBLIOGRAPHIE

- APPIGNANESI Lisa, 2011, Beauvoir et l'écriture autobiographique, *L'Homme et la société* 179–180 : 249–255.
- BADINTER Élisabeth, 2002, *Simone de Beauvoir ou les chemins de la liberté*, Paris : Bibliothèque Nationale de France.
- BEAUVOIR Simone de, 1978, *Tout compte fait*, Paris : Gallimard.
- BEAUVOIR Simone de, 2001, *La Force de l'âge*, Paris : Gallimard.
- BEAUVOIR Simone de, 2008, *Mémoires d'une jeune fille rangée*, Paris : Gallimard.
- BEAUVOIR Simone de, 2014, *La Force des choses*, Paris : Gallimard.
- BRAS Pierre, KAIL Michel, 2011, Les trois vies de Simone de Beauvoir, *L'Homme et la société* 179–180 : 15–24.
- CALADO Eliana, 2008, *La construction de l'identité dans « Mémoires d'une jeune fille rangée »*, (in :) *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir. Du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, Julia Kristeva (éds.), Latresne : Le Bord de l'eau, 67–72.
- DEGUY Jacques, 1991, Simone de Beauvoir : la quête de l'enfance, le désir du récit, les intermittences du sens, *Revue des Sciences Humaines* 222 : 63–101.
- DEGUY Jacques, Le BON DE BEAUVOIR Sylvie, 2008, *Simone de Beauvoir : écrire la liberté*, Paris : Gallimard.
- FORT Pierre-Louis, 2016, *Simone de Beauvoir*, Saint-Denis : Presses Universitaires de Vincennes.

- FORT Pierre-Louis, 2018, *Textes, prétextes et contextes : lectures d'enfance et d'adolescence*, (in :) *Simone de Beauvoir*, Jean-Louis Jeannelle (éds.), Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 151–162.
- FRANCIS Claude, GONTIER Fernande, 1979, *Les Écrits de Simone de Beauvoir. La vie – L'écriture*, avec en appendice Textes inédits ou retrouvés, Paris : Gallimard.
- GIRARD René, 2008, *Mémoires d'une existentialiste rangée*, (in :) *Girard*, Mark Anspach (éds.), Paris : L'Herne, 48–50.
- GUSDORF Georges, 1991, *Les Écritures du moi*, Paris : Odile Jacob.
- HEINICH Nathalie, 1996, *États de femme. L'identité féminine dans la fiction occidentale*, Paris : Gallimard.
- JEANNELLE Jean-Louis, 2008, *Les Mémoires comme « institution de soi »*, (in :) *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir. Du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, Julia Kristeva (éds.), Latresne : Le Bord de l'eau, 54–64.
- JULIENNE-CAFFIÉ Serge, 1966, *Simone de Beauvoir*, Paris : Gallimard.
- LECARME Jacques, LECARME-TABONE Éliane, 1997, *L'autobiographie*, Paris : Armand Colin.
- LOUETTE Jean-François, 2002, Pour relire les « Mémoires d'une jeune fille rangée », *Les Temps Modernes* 619 : 249–252.
- MAURIAC François, 1961, *Le Nouveau Bloc-Notes (1958–1960)*, Paris : Flammarion.
- NICOLAS-PIERRE Delphine, 2018, *Les « Cahiers de jeunesse », chambre secrète des « Mémoires »*, (in :) *Simone de Beauvoir*, Jean-Louis Jeannelle (éds.), Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 103–120.
- SALLENAVE Danièle, 2008, *Castor de guerre*, Paris : Gallimard.
- STRASSER Anne, 2008, *Les figures du « je » ou la question de l'identité dans les écrits autobiographiques de Simone de Beauvoir*, (in :) *(Re)découvrir l'œuvre de Simone de Beauvoir. Du « Deuxième sexe » à « La Cérémonie des adieux »*, Julia Kristeva (éds.), Latresne : Le Bord de l'eau, 113–123.
- STRASSER Anne, 2018, Le genre de « Mémoires d'une jeune fille rangée » : une autobiographie classique ?, *op. cit. Revue des littératures et des arts* 19 : 1–16 (en ligne), URL: <https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02973194> (consulté le 29.07.2021).